

Oupa Moses Diniso

Lève le club, vise, droit dans le trou.

Le golf, c'est le présent. La célébration d'un instant fugace. Au golf, il n'y a de place ni pour l'avant ni pour l'après.

Observation. Mmm. Concentration. Tac. Tension. Shhhh. Où est passée la balle? Zzzz. Mince alors! Comme elle vole! Frrr. Elle touche terre. Tunf. Dans le trou. Paf. Parfait. Cette fois encore.

Lève le club, vise, droit dans le trou.

Oupa joue au golf. Aux dires de ses amis, il joue vraiment bien. Entre autres parce qu'il lève son club avec une décontraction rare et effectue une légère rotation du buste, comme s'il laissait ses pensées derrière son dos. Pendant cette seconde suspendue, tous les muscles bandés avant la détente, il parvient à ne penser à rien.

Enfant, il se demandait s'il était possible de faire le vide dans sa tête. Il s'y efforçait. Et puis, juste au moment où il croyait être proche du rien absolu, son esprit s'égarait en suivant n'importe quoi: les angles de la table, les trous des vers dessinant une sorte de fleur, les fissures du bois qui avaient l'air de mots dans des langues lointaines,

le caillou en forme de bateau, peut-être une barquette plutôt qu'un bateau, à mieux y regarder on aurait vraiment dit une petite barque sans moteur, posée là pour soutenir la jambe plus courte de la table. Enfant, il s'était convaincu qu'il était absolument impossible, pour qui que ce soit sur terre, d'avoir l'esprit vide et dénué de pensées. Peut-être Dieu en était-il capable et lui seul. Oui, peut-être Dieu parvenait-il à ne penser à rien.

Et puis voilà qu'en un éclair les muscles s'étirent, s'allongent et sont entraînés par la vitesse supersonique. Le club frappe la balle avec une précision chirurgicale, lui donne un coup décidé, semble vouloir la retenir un instant juste avant de la laisser partir. S'en aller libre. La balle vole, tel un faucon fondant en piqué, puis se jette dans le trou comme si c'était sa proie.

Alors Oupa se sent proche de Dieu, léger, parfait, inimitable et méticuleux.

Oupa est un bon golfeur. Il est bon parce qu'il est précis. Il est précis parce qu'il a tout sous contrôle. Il contrôle tout parce qu'il se connaît lui-même comme un prisonnier connaît sa cellule.

Un matin, au mois de septembre, ses amis du golf l'avaient convaincu de participer au boycott des loyers. Après un moment d'incertitude, il avait dit :

– Pourquoi pas ? On se voit là-bas.

On s'amusait bien avec les amis du golf.

« Je suis un habitant de Sharpeville, avait-il pensé, tout ce qui accable ma ville me touche également. »

Il était parti de bonne heure vers l'autre extrémité du township. Il marchait d'un pas tranquille, il sentait l'air pétiller. Un temps idéal pour jouer au golf. Pas de vent.

Air limpide qui emplit les poumons et rend l'esprit guilleret. Soleil brillant sans être aveuglant.

Il rejoignit le groupe. Les plaisantins habituels. Ils défilèrent devant la maison du maire adjoint. Il régnait une grande pagaille et une sorte de joie diffuse. Tous paraissaient chargés d'adrénaline. Et puis ces chants, ces gens qui avançaient en sautillant, comme pour un jour de fête. L'adjoint ne se montra pas. La police débarqua et dit à tout le monde de se disperser car c'était un rassemblement illégal. Il y eut un peu de résistance, puis Oupa reprit le chemin de chez lui, en songeant à Dlamini. De douze ans son aîné, celui-ci avait été son enseignant à l'école élémentaire. C'était depuis toujours un homme contrariant, en équilibre instable entre l'excès de kilogrammes et le défaut de centimètres.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui vendait des boissons dans un kiosque au coin de la rue, le salua.

– Tu viendras aussi demain ?

– Quoi ?

– On se revoit demain matin. Tôt, vers six heures. Ce Dlamini, il faut qu'il comprenne. Qu'il arrête de nous gâcher la vie. C'est rien qu'un ami des Blancs. Ils le mènent à la baguette !

– Ah ! D'accord, au revoir.

Oupa s'éloigna rapidement en direction de son domicile. Le lendemain matin, sans même l'avoir programmé, il était au rendez-vous.

Lève le club, vise, droit dans le trou.

Au chapitre « Futur merveilleux » des *Résultats incroyables de la Pensée positive*, il est dit : « Cesse de ruminer le passé !

Laisse-le s'en aller telle une feuille sur le fleuve.» Oupa s'y efforce sans toujours y parvenir.

Le 3 septembre 1984, un lundi matin, Oupa se réveilla à cinq heures trente sans même mettre le réveil. Il s'habilla. Il sortit sans rien dire à sa femme. Il s'unit au cortège qui s'était déjà ébranlé. Il vit Theresa et Reid, et d'autres qui seraient arrêtés comme lui, mais à ce moment-là il ne les connaissait pas encore. Oupa était mal à l'aise au milieu de tous ces gens. C'était un solitaire, et les démonstrations de masse lui rappelaient les sensations qu'il éprouvait à l'école pendant l'heure de gym, quand il fallait courir tous ensemble le long des couloirs dans un sens puis dans l'autre, parce qu'il n'y avait pas de salle d'exercices. Oupa se dit qu'il ne resterait qu'une demi-heure. Il observerait la situation, puis rentrerait chez lui, prendrait son club de golf et irait enfin jouer. Tout seul.

Au bout de quelques minutes, la foule se retrouva pour la seconde fois devant la maison du maire adjoint. Tous hurlèrent: «Sors de là!»

Contrairement à la veille, Dlamini était chez lui. Il écarta le rideau de la cuisine, et son visage étonné et irrité apparut. Oupa le regarda attentivement. C'était bien lui. Il n'avait pas tellement changé. Toujours trapu, comme à l'époque. Toujours la même expression entre le sévère et le sadique. Les petits yeux de rat. Les mains grassouillettes comme celles d'un bébé potelé. Oupa le regarda droit dans les yeux et le passé lui revint en mémoire.

Oupa était en CM2. Il avait oublié son cahier à la maison. Dlamini était assis à son bureau.

– Je l'ai laissé sur la table de la cuisine, avait dit Oupa. Je peux aller le chercher en courant.

Un demi-sourire s'était affiché sur le visage du maître.

– Le chercher en couraaaaaant, avait répété Dlamini en imitant la voix fluette d'Oupa enfant. Nan. Toi, tu ne vas nulle part! Si les Noirs n'apprennent pas ce que signifie respecter les horaires et se rappeler les consignes, rien ne changera jamais.

Voilà ce qu'il avait dit.

– Lève-toi, avait-il tempêté.

Oupa s'était exécuté. Il entend encore la voix du maître. Grave et pointue comme une chignole plantée dans la gorge.

– Tu n'es qu'un enfant noir, si tu ne fais pas tes devoirs aujourd'hui, comment feras-tu demain au travail?

Pour le punir, il l'avait obligé à rester debout à côté du tableau jusqu'à la fin de la journée. Oupa s'était senti observé, scruté, jaugé, jugé et d'autres choses qui ne lui avaient pas plu du tout. Pendant que Dlamini expliquait la leçon, Oupa le regardait en coin. Il avait vu son corps tout entier s'agiter tandis qu'il expliquait l'histoire des Boers arrivés en Afrique du Sud en provenance de la «Hollande très civilisée». Il avait parlé de la chance que la découverte des mines d'or à Johannesburg avait représentée pour le pays.

La foule hurlait de plus en plus fort. Oupa saisit une pierre. Dlamini disparut de la fenêtre, le rideau orné d'une fantaisie de fruits colorés se balança quelques instants. Puis l'adjoint réapparut à la porte de sa maison, un pistolet à la main.

– Allez-vous-en! cria-t-il d'une voix qui trahissait une certaine nervosité.

Oupa dressa la main. *Lève le club.* Le bras en l'air. Il regarda Dlamini dans les yeux. *Visé.* Il lança la pierre

vers la maison. *Droit dans le trou.* Il cassa une vitre. Il y eut un silence. Sa pierre fut la première. Mais la tension avait été rompue. Tel un glissement de terrain, le reste suivit. D'autres pierres furent lancées. Deux enfants se montrèrent un instant à la fenêtre, mais ils furent aussitôt soustraits aux regards par une main adulte.

C'est alors que Dlamini tira. Mais Oupa ne se souvient de rien. Il était très heureux. Pour une fois, il avait réussi. Il n'avait pensé à rien. Le vide lui appartenait. Lorsque son esprit refit surface, les gens s'enfuyaient et lui aussi. Il s'aperçut alors qu'il tenait dans sa main un pistolet encore chaud, sans qu'il sût s'expliquer comment. Derrière eux, il n'y avait plus que de la fumée et une puanteur de chair brûlée. Il courut jusqu'à chez lui. Et le vide le suivit.

En fin de matinée, Oupa alla jouer au golf, empli des pieds à la tête d'un inexplicable sentiment de satisfaction. Il portait un T-shirt rouge avec l'inscription VAC, le nom de la société pour laquelle il travaillait. Les gens avaient déserté les rues, comme avalés par un gouffre, engloutis par des sables mouvants, décimés par une attaque extraterrestre. Un étrange silence régnait, la nature semblait morte elle aussi. On aurait dit l'hiver. Et pourtant, on était en septembre. Il vit un petit groupe d'enfants.

– Pan! faisait l'un d'eux en pointant un objet vers lui.

Oupa s'approcha, intrigué. Il se demandait ce que l'enfant pouvait bien cacher sous son T-shirt.

– Pan!

Oupa comprit que l'objet était un pistolet. Il fit un pas en arrière, terrorisé. Il avait envie de s'enfuir.

– Pan!

Oupa sentit un frisson glacé lui parcourir le dos, de la nuque au coccyx, pour descendre ensuite jusqu'aux gros orteils.

– Pan! Pan! Pan!

Oupa eut l'impression qu'il allait perdre le contrôle.

– Lâche ce pistolet, petit! cria-t-il.

L'enfant laissa tomber son arme et prit ses jambes à son cou, suivi par les autres. Oupa s'avança. Il ramassa l'objet et l'observa attentivement. C'était un jouet. Il poussa un soupir de soulagement. Il rentra chez lui, alla dans la salle de bains et se passa une main sur le front. Dehors, pas une mouche ne volait.

Oupa est sûr que ça ne fait pas une si grosse différence. Entre lancer des balles de golf pour se détendre et des pierres contre un méchant professeur, la frontière est très mince. Puis il cesse d'y penser. Il se dit que Dieu seul le sait. Et l'esprit de Dieu est obscur, voire retors. Quand Dieu est né, au début des temps, on ne savait encore rien des règles de la Pensée positive.